

# ASSOCIATION LOUIS LAVELLE

BULLETIN N° 21 - OCTOBRE 2010

## LE MOT DU PRESIDENT

Nous devons cette année nous tourner vers le passé de 2010 : deux de nos membres éminents sont décédés, Pierre Hadot, notre président d'honneur, et Éric Rohmer, l'un des plus anciens élèves de Lavelle.

C'est avec émotion que je salue ici la mémoire de Pierre Hadot, professeur honoraire au Collège de France, spécialiste international de Plotin, l'un de ceux qui ont le mieux associé philosophie et spiritualité, comme le faisait si spontanément Lavelle. La philosophie de la religion, comme la recherche spirituelle en mystique intéressaient Pierre Hadot. Nous avons eu ensemble une communication purement spirituelle, car sa santé a fait que je n'ai jamais pu le rencontrer face à face. Mais l'échange se fondait sur un respect commun de l'expérience humaine du divin, sur l'importance de la délicatesse en matière de réflexion morale, et surtout sur deux centres d'intérêt partagé, la philosophie platonicienne, et la pensée de l'idéalisme et du romantisme allemands. Comme Pierre Aubenque, P. Hadot savait qu'on ne peut pas dissocier les grandes figures de l'idéalisme allemand, Fichte, Schelling et Hegel, du mouvement romantique si puissant en Allemagne, en particulier en philosophie de la nature. Le très beau livre sur la philosophie de la nature, *Le Voile d'Isis* (Paris, Gallimard, 2004) témoigne de cette connaissance si profonde de la pensée allemande autour de Goethe. Mais ce qui rapprochait Hadot de Lavelle, c'est surtout la connaissance intérieure des Stoïciens.

Pourquoi aimais-je Hadot ? C'est parce qu'il tranchait sur les techniciens de la philosophie antique, et qu'il avait une inspiration métaphysique indéniable. Il faut rappeler ici qu'il écrivit sur Plotin un livre véritablement inspiré, *Plotin ou la simplicité du regard* (Paris, Plon, 1963), ouvrage écrit dans

une sorte de moment d'enthousiasme, et plusieurs fois réédité. Hadot nous a appris ce que signifient philosophiquement la *douceur* et la *simplicité*. Sur ces deux points, il retrouvait Lavelle. Il a donné une préface à la réédition par le Collège de France de la leçon inaugurale et des résumés de cours parus dans l'annuaire du Collège de France (1941-1951). Et il évoque Michel Foucault, qui avait repéré la dimension spirituelle de la philosophie grecque, « cette liaison entre l'accès à la vérité et l'élaboration de soi par soi », que Lavelle avait entièrement assumée. Ma présence à moi-même et ma présence au monde sont l'objet d'un même émerveillement, si je secoue un instant la pesanteur des habitudes. Lavelle est le penseur de la familiarité, mais de la familiarité comprise comme recelant une profondeur inouïe. « L'enfant sait bien », écrit-il, « que ce sont les objets les plus familiers qui, quand il les fixe pendant un moment en oubliant tout à coup leur usage, lui apportent le plus d'étonnement » (*L'Erreur de Narcisse*, Paris, La Table Ronde, 2003, p. 221). Le rapprochement de Foucault et de Lavelle est plein de sel, et montre la vivacité et la liberté d'esprit de Pierre Hadot.

Sur la douceur, Lavelle a dit l'essentiel dans son chapitre sur « La Tranquillité d'âme » dans le même livre : « Nul ne peut connaître la vie de l'esprit si la douceur lui est étrangère ». Et, sur la simplicité, de même, Bergson y voyait le remède à la frénésie technique ; il prônait une philosophie écologique avant la lettre. Mais Lavelle parle de simplicité sur un plan moral et métaphysique. « Toute communication réelle avec un autre homme est un effet de la simplicité. Elle seule peut donner à l'intelligence et à la sensibilité cette parfaite délicatesse qui, en délivrant le regard de la taie de la convoitise, assu-

re sa lucidité » (p. 249). La simplicité du regard spirituel consiste à dépasser les subtilités et les complications inutiles. Mais elle n'est pas seulement unification et dépouillement de l'accessoire ; elle est aussi, dans la tradition du « pur amour », absence de retour sur soi.

Pierre Hadot était plus historien de la philosophie que Louis Lavelle, pur philosophe. Et cependant, son énorme culture, qui allait de Socrate à Nietzsche et à Wittgenstein, avait un effet d'entraînement proprement philosophique. C'est Pierre Hadot qui, sans en être spécialiste, m'a incité à lire les *Philosophes taoïstes*, dans la traduction élégante donnée dans la Bibliothèque de La Pléiade. J'en extrais cette réflexion sur la simplicité :

« Discerne le simple et étreins le naturel, Réduis ton égoïsme et refrènes tes désirs » (I, p. 21)

Quand un érudit, un homme de science au savoir immense, enseigne la simplicité, alors on a un exemple qui dépasse toute limite institutionnelle, qui porte au-delà de toutes les contraintes universitaires ordinaires : on a un Henry Corbin, islamologue et philosophe, ou un Pierre Hadot, antiquisant et philosophe. Que ceux-ci rendent hommage au pur philosophe que fut Louis Lavelle, c'est là l'exemple que nous cherchons à suivre.

Passons maintenant à Éric Rohmer, cinéaste original et subtil, qui nous a quittés discrètement comme il avait vécu. Grâce à M. Mancel-Bize, il avait adhéré à l'association Lavelle ; mais jamais il ne voulut donner son témoignage ou prendre la parole. Il y avait en lui quelque chose de secret et une grande timidité dans les rapports humains. En cela, il ne ressemblait pas à son maître de philosophie, qui, au té-

moignage de Jacques de Bourbon-Busset, était extrêmement jovial et entraînant avec ses élèves. Éric Rohmer fut un cinéaste littéraire et philosophique, ce qui est une profonde originalité. Mais c'est un cinéaste de la jeunesse, des aventures de l'âme et de la complexité des sentiments. Comme Marivaux, il explore en métaphysicien les aléas des sentiments aux prises avec la multiplicité des relations humaines. En fait Rohmer ne prétend pas au marivaudage ; le seul écrivain auquel il fasse allusion est Alfred de Musset, dans le cycle des *Comédies et Proverbes*, titre emprunté à Musset. Les différences sociales ne comptent guère pour Rohmer ; comme chez Marivaux, les sentiments sont les mêmes chez les riches et chez les pauvres. Point de différence entre l'étudiant qui travaille et l'étudiant dont les parents lui paient des vacances. Rohmer a décrit des êtres qui commencent dans la vie, étudiants, ou jeunes couples, une humanité assez ordinaire et toujours en peine de lucidité sur elle-même. C'est l'erreur de Narcisse mise en film. On pense au *Genou de Claire*, à *Ma nuit*

chez Maud, ou encore aux *Nuits de la pleine lune* ou à *Pauline à la plage*. Une sorte de vague à l'âme envahit les personnages, et les déterminations radicales ne sont pas le fait de Rohmer. Les personnages ne maîtrisent pas leur existence, et on peut dire que l'absence de volontarisme chez Lavelle se répercute dans l'œuvre d'Éric Rohmer. Je me garderai d'aller plus loin et de supposer une influence de Lavelle sur Rohmer. On peut seulement noter quelques affinités.

Il faut maintenant voir quel est l'avenir de l'association Lavelle. Le succès de réputation de notre association est indéniable. Mais il ne se traduit pas dans un nombre suffisant d'adhérents et de participants aux séances publiques. Une traduction brésilienne des œuvres principales de Lavelle est prévue. Des rééditions partielles continuent. Mais il faut stimuler l'association par un projet plus vaste de recherche qui est actuellement en gestation et pourrait s'intituler « Le spiritualisme, histoire et systématique : une philosophie de la conscience ». En effet, nous manquons d'une histoire complète du

spiritualisme au dix-neuvième siècle. Il existe un bon petit « Que sais-je ? » de Jean Lefranc sur *La philosophie française au dix-neuvième siècle* (1998). On peut trouver une foule de renseignements dans le tome IV de l'*Histoire de la Pensée* de Jacques Chevalier (Paris, Flammarion, 1966, chapitres VIII à XII). Mais trop souvent les rapports entre éclectisme, philosophie catholique, philosophie des sciences et spiritualisme ne sont pas clairement élucidés. D'autre part, la situation de Bergson à la charnière des deux siècles, le spiritualisme des philosophes de l'esprit, Lavelle, Le Senne, Nabert, le spiritualisme de Maurice Blondel et d'Étienne Gilson, le néothomisme de Maritain, ne sont pas pris en compte sérieusement. Ceci ne pourra être fait que par un ensemble de chercheurs. Souhaitons que l'année 2011 soit celle d'un heureux envol pour l'association Lavelle.

Jean-Louis Vieillard-Baron

---

## COMPTE RENDU DE L'ASSEMBLEE GENERALE

Le Président ouvre la séance à 14 h, ce 2 décembre 2009, puis donne la parole au trésorier pour le rapport financier. Les dépenses qui ont permis le rayonnement de l'association n'ont pas entamé sa santé financière. Précisons que ce bilan positif ne tient pas au nombre des cotisations - malheureusement en baisse (soixante) - mais à la subvention obtenue en 2007 par Jean-Louis Vieillard-Baron auprès de la fondation Singer-Polignac. Bruno Lavelle souhaite que les membres attendent, si possible, l'appel de cotisation pour envoyer leur chèque, puis, une fois cet appel reçu, qu'ils ne tardent pas à y répondre. Cela permettra de connaître le nombre très précis de cotisants pour l'année civile. Dans son rapport moral et son rapport d'activité, Jean-Louis Vieillard-Baron souligne que le conseil d'administration a su forger des projets porteurs et les réaliser, notamment l'organisation - pour l'anniversaire des vingt ans de l'association - de la journée « Poésie et Métaphysique », en mars dernier. Il salue Bernard Condominas, sa présence active et sa volonté éditoriale, ainsi que tous ceux qui innovent pour promouvoir la métaphysique lavellienne : Philippe Perrot qui prépare un numéro de revue sur Lavelle, Bernard Grasset et Christophe Carrère qui travaillent sur les archives déposées à l'IMEC, ou encore Alexandra Roux qui fera en 2010 un séminaire sur « L'existence » à l'université de Poitiers. Dans cet état d'esprit, il serait souhaitable que notre association se joigne, à court ou moyen terme, en 2011 ou 2012, à la Société des Amis de Bergson afin d'organiser une journée commune qui s'intitulerait « Lavelle et Bergson ».

Puis le Président donne la parole à Alain Panero qui signale qu'une nouvelle rubrique intitulée « Publications des membres de l'Association » a vu le jour sur le site. L'idée est d'offrir aux membres cotisants un espace où ils pourront indiquer les références bibliographiques de leurs propres travaux, quel qu'en soit le sujet. Le secrétaire n'étant pas le bibliographe des membres, il importe de lui faciliter la tâche en transmettant, par e-mail et/ou au format Word, des références absolument rigoureuses.

Le rapport financier, le rapport moral et le rapport d'activité sont adoptés à l'unanimité.

Il s'agit ensuite, conformément aux statuts de l'association (article 5) de procéder au renouvellement du Conseil d'Administration. Onze candidats se présentent au suffrage de l'Assemblée générale : Hervé Barreau, François Chenet, Bernard Condominas, Marie-Jeanne Coutagne, Bernard Grasset, Bruno Lavelle, Paul Olivier, Alain Panero, Philippe Perrot, Alexandra Roux et Jean-Louis Vieillard-Baron. Les onze candidats sont élus à l'unanimité. Ils forment le nouveau Conseil d'administration qui devra constituer son Bureau, selon l'article 4 des statuts de l'Association.

Quelques questions diverses sont encore abordées. Sébastien Robert s'interroge, par exemple, sur l'existence d'une correspondance inédite de Louis Lavelle. Plus personne ne demandant la parole, la séance prend fin. La prochaine assemblée générale et la prochaine séance de conférences auront lieu le vendredi 10 décembre 2010, après-midi, sans doute à l'Institut Catholique de Paris, 21, rue d'Assas, Paris 6<sup>e</sup>.

## RESUMES DES CONFERENCES DE LA SEANCE PUBLIQUE

### Philippe Perrot, *Le philosophe comme témoin*

La philosophie ne correspond pas seulement à un travail de déchiffrement du monde. Ce travail les scientifiques s'en chargent d'une manière très efficace. Aussi n'est-ce pas un hasard si tous ceux qui aiment la philosophie pressentent que sa véritable vocation ne s'arrête pas à la question de la connaissance. Il y est toujours question d'une certaine liberté et d'un certain écart. Il n'y a de philosophie que parce qu'il y a du « jeu » dans l'Être. On peut ainsi se demander si le rôle du philosophe n'est pas avant tout d'être un témoin.

Quand faisons-nous appel aux témoins ? Dans quelles conditions sommes-nous à même de le devenir ? Telles sont les questions préalables auxquelles notre thèse nous demande d'abord de répondre. Or n'est pas témoin qui veut. D'autant qu'il paraît nécessaire de bien faire la différence entre ce que nous pouvons appeler d'une part le témoin de *rencontre* et, de l'autre, le témoin de *conviction*. Si par définition tous les deux se tiennent à la lisière d'un événement, seul le second en est profondément affecté. Chez le témoin de conviction en effet un doute s'installe. L'événement lui a révélé l'inadéquation du langage et du réel ; l'appropriation du second par le premier ne s'effectue plus ; cependant leur dissociation, loin de signifier l'échec du langage, s'impose comme une quête de sens. Le témoin de conviction se retrouve ainsi en porte-à-faux, il se bat avec des mots pour sonder une altérité que toutes les croyances et la raison elle-même s'acharment à occulter.

Ce qui hante le philosophe n'est pas tant un événement que l'excès de la pensée elle-même. Chez lui cette dernière prend son autonomie et cesse de se soumettre sagement aux impératifs de la vie. Cependant si cet excès est incontestablement au fondement de l'histoire de la philosophie, il serait faux de croire qu'il est vécu de la même manière par tous les penseurs. Certains l'investissent dans l'élaboration d'un système, d'autres cherchent à l'exténuer en faisant l'apologie du chaos et du non-sens. Il reste que dès l'origine de la philosophie une autre voie avait été ouverte avec un homme comme Socrate. Pour lui l'excès de la pensée signifie un retour au questionnement, soit un retour au lieu même où se manifestent l'embrassement et le déchirement du réel et du langage. Dès lors qu'elle quitte ce lieu la pensée retrouve ses aises et les deux écueils où elle s'anule : celui consistant à croire qu'elle peut s'emparer de la totalité de ce qui est ou celui symétrique (et aussi ridicule) consistant à célébrer sa propre inanité. Avec Socrate nous possédons ainsi une figure de ce que nous pouvons appeler le philosophe-témoin. Comme le témoin de conviction il n'a pas choisi d'être assailli par l'interrogation qui le lie à lui-même et aux autres par delà toutes les victoires ou les défaites de la pensée. Il est avant tout un témoin, ce qui signifie qu'avec lui nous avons au moins la chance d'être ramenés dans l'incertitude de l'Ouvert. Car telle est sans doute, s'il en a une, son essentielle mission.

### Andrea Bellantone, *Lavelle et le spiritualisme français*

Le but final de la métaphysique de Lavelle est de donner une théorie ontologique capable d'expliquer la communauté des êtres *en tant que singularités*. Suivant cette ligne, il est en parfaite cohérence avec le travail du spiritualisme et son effort de faire une métaphysique rigoureuse de la singularité. La souveraineté de l'Être, en tant qu'univoque, fonde donc la singularité, parce que chaque être particulier vit de toute la présence de l'Être. L'Être est *plus* puissant que l'intelligence, qui n'est jamais capable de concevoir cette participation de l'Un à *chaque* singularité : on doit tout simplement reconnaître cette souveraineté. Mais cette reconnaissance n'est autre chose que le *prius* de chaque subjectivité et c'est pour cette raison que celle-ci doit penser au-delà de soi. La plénitude de l'Être n'est pas une raison de frustration pour le sujet, mais la raison de sa relance créative ou de sa richesse. La positivité - dans le sens originaire du *positum* - de l'Être *dans* la raison est le secret d'une subjectivité capable de réalité, opposée à un sujet tout pris dans l'affaire de la réduction. Grâce à la reconnaissance de la puissance de l'être, le sujet retrouve le sens de l'épaisseur de la réalité. L'élan spiritualiste n'est pas celui d'un intimisme vide et pauvre, mais une ouverture à des dimensions inexplorées de notre vie.

Dans l'excès d'être qui est l'être lui-même, le sujet trouve l'espace de sa propre existence et de sa propre responsabilité. Le temps n'est pas la création du sujet, mais il est le dépassement de l'Être, entendu comme surabondance du soi en rapport à soi. L'éternité de l'être, que Lavelle ne manque pas de signaler, n'est autre chose que sa plénitude comme abondance de donation, jaillissement d'une ipsité qui est toujours plus puissante que soi. Le sujet n'est pas une *chute*, mais il est dans la position d'une inadéquation créée par le *plus ultra* de la réalité sur soi-même.

La signification profonde et actuelle de la doctrine de Lavelle est donc le dépassement du subjectivisme et la recherche d'une autonomie du sujet qui soit fondée dans le chiasme de sa participation à l'être. Fidèle à la direction du spiritualisme français, la philosophie de Lavelle est une véritable « métaphysique de l'expérience » ou « métaphysique positive ». Ces expressions, typiques de Ravaisson ou de Bergson, trouvent en Lavelle une nouvelle application. Dans sa recherche de l'expérience authentique de la singularité, qui est le vrai objet de la métaphysique, le spiritualisme condamne la pensée abstraite et la pensée empirique. En tant que pensées de la généralisation, ces formes de la philosophie moderne ne sont pas capables d'entrer dans le domaine métaphysique de la singularité.

### NOUVELLES DE L'ASSOCIATION

La prochaine assemblée générale et la prochaine séance de conférences auront lieu le vendredi 10 décembre 2010, après-midi, sans doute à l'Institut Catholique de Paris, 21, rue d'Assas, Paris 6°. M. Hervé Barreau, directeur honoraire de recherches au CNRS et membre de l'Académie Internationale de Philosophie des Sciences, examinera « L'apport de Bergson à Lavelle : le réalisme spirituel ». M. Christian Godin, maître de conférences à l'Université Blaise-Pascal de Clermont-Ferrand, traitera de « L'idée de totalité chez Louis Lavelle ».

Nous avons le regret de vous faire part du décès de M. Pierre Hadot, président d'honneur de l'Association Louis Lavelle, et de M. Éric Rohmer, membre de l'Association Louis Lavelle.

## ACTUALITÉ DES PUBLICATIONS ET DES CONFÉRENCES

**BEAUVAIS, Chantal** : « Louis Lavelle et Cornelius Castoriadis : à propos de la réalité psychique », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, Paris, Vrin, avril-juin 2008 (Tome 92).

**BELLANTONE, Andrea** : « Gentile et Lavelle. La dystonie de l'acte », *Cahiers critiques de philosophie n°9*, sous la direction de Bruno Cany, Paris, Hermann, 2010.

**GRASSET Bernard M.-J.** : *Vers une pensée biblique*, Nice, Éditions Ovidia, collection « Chemins de pensée », 2010 [Le chapitre 3 de cet essai (p. 99-133) est consacré à Louis Lavelle sous le titre : « La notion d'amour dans l'œuvre de Louis Lavelle »].

**MAMBRINO, Jean** : *Grâce*, Paris-Orbey, Arfuyen, Collection « Cahiers d'Arfuyen n°184 », 2009.

« Témoignage à Louis Lavelle », *Bulletin des Amis de Jean Mambrino*, décembre 2009 (n°26), p. 121-132.

**PERROT, Philippe** : « D'une rive à l'autre. La dialectique de la vie et de l'existence chez Lavelle », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 2010/2 (Tome 135), Paris, PUF, p. 207-222.

« Le philosophe comme témoin », *Laval théologique et philosophique*, 2011, à paraître.

**PETIT, Jean-François** : *Histoire de la philosophie française au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Desclée De Brouwer, 2009.

**RUGUDUKA BALEKE, Stanislas** : *Vérité et existence dans la philosophie française contemporaine selon Gabriel Marcel, Louis Lavelle et Jacques Maritain*, thèse, Université Jean Moulin, Lyon 3, 2009.

**SANSEN, Jean-Raoul** : *Découvrir l'unité de l'esprit*, Paris, Actes Sud, collection « Le souffle de l'esprit », 2009.

**VEILLARD-BARON, Jean-Louis** : Article « Lavelle », *Anthologie Philosophie et Théologie* (coord. Philippe Capelle), tome IV, XX<sup>e</sup> siècle, Paris, Le Cerf, 2011, à paraître.

« Herméneutique et métaphysique chez Louis Lavelle », conférence donnée à l'Accademia Peloritana dei Pericolanti Messina, le 16 février 2010.

## Mort

La mort donne à la vie un visage grave et immobile : elle retrouve le masque éternel que, dans l'instant, le passage de l'émotion altère toujours ; jusque dans la corruption du corps elle cherche l'impérissable, le squelette, la pincée de cendres.

Nous tombons dans la fosse à reculons comme on l'a dit et nous avons alors devant les yeux le spectacle de ce que nous avons accompli, c'est-à-dire la totalité même de notre passé.

Vouloir demeurer jeune et ne point vieillir ou ne point mourir, c'est vouloir toujours attendre de vivre sans avoir jamais vécu. C'est préférer le possible à l'être, c'est craindre le réalisé et l'accompli et n'avoir point la force suffisante pour en supporter la vue et accepter d'en prendre possession.

L'homme jeune désire, c'est le vieillard qui possède.

La seule intention qui puisse donner à la vie sa gravité, mais aussi son innocence, son désintéressement et son plein jet, c'est de produire notre être et non pas de le contempler ou d'en jouir. Telle est la promesse que nous fait la mort. Mais elle ne pourra pas la tenir, elle n'aura rien à nous donner si nous avons voulu devancer l'heure et cueillir dès cette vie des fruits prématurés.

La pensée de la mort devrait donner à l'homme le plus craintif la tranquillité et la lumière. Elle suffit à nous établir dès cette vie dans un monde de vérité pure où le corps n'est plus rien, où nous voyons les choses telles qu'elles sont et non plus dans leur rapport avec nous ; elle nous place tout à coup avec elle sous le clair regard de Dieu.

On croit presque toujours que la mort interrompt notre vie et l'anéantit, alors qu'elle la consomme et l'achève. Au moment où notre œuvre se termine, elle n'est point détruite : elle est accomplie. Ainsi, l'œuvre se détache de l'ouvrier qui l'a faite, mais celui-ci se survit en elle, trouve en elle sa propre raison d'être, la justification de son effort et le salaire de tous les soins qu'il lui a donnés. Presque toujours elle le surpasse, car l'homme n'est que dans l'instant qui passe au lieu que son œuvre porte en elle tous les instants de sa vie à la fois. Et il arrive presque toujours que l'homme qui meurt est indigne de survivre à son œuvre. Le plus souvent, il serait incapable d'y ajouter pour l'embellir : il court seulement le risque de la corrompre. Chacun de nous est un artiste dont Dieu interrompt la carrière au point qu'il a jugé le meilleur. Aussi faut-il moins se préoccuper du dernier état de l'ouvrage que de la perfection même de chaque geste qui le modèle. Dira-t-on que quand je meurs je deviens absent de cet ouvrage qui est le mien, où j'ai mis le meilleur de moi-même, qui est offert désormais à tous et dont la volonté qui l'a produit ne paraît s'être retirée que parce qu'elle s'est enfin incorporée en lui à travers beaucoup d'essais et beaucoup d'échecs ? Quand il y va de la vie, l'œuvre et l'ouvrier ne font qu'un et mon œuvre, c'est moi-même, c'est ma volonté la plus profonde qui a réussi enfin à s'exprimer et à se faire jour. Aussi, par opposition à l'ouvrage de mes mains, qui subsiste au moment où je meurs, dès qu'il s'agit de moi, ce sont tous les ouvrages que j'ai pu faire qui disparaissent comme des instruments ou des témoins et qui ne laissent subsister que mon être même qui sort enfin libre et nu de tant de travaux et de tant d'épreuves.

On n'est pas immortel, mais on le devient quand on a reconnu sa vocation et qu'on l'a remplie, c'est-à-dire quand on a découvert et réalisé son identité avec une parcelle de la puissance créatrice, quand on est parvenu à coïncider avec sa propre essence à l'intérieur de l'essence divine.

Louis LAVELLE (Notes inédites)

**BULLETIN DE L'ASSOCIATION LOUIS LAVELLE - B.P. 85 - 75261 PARIS CEDEX 06**

Internet : <http://association-lavelle.chez-alice.fr> - Mail : [association.lavelle@aliceadsl.fr](mailto:association.lavelle@aliceadsl.fr)

Rédaction: Jean-Louis Vieillard-Baron, Alain Panero - Conception, Réalisation, Edition : Bruno Lavelle - ISSN:1769-8731